

rendez-vous des gens de lettres et des acteurs, deux jeunes gens sont assis en face de deux consommations ; c'est l'heure de l'absinthe.

L'un des deux jeunes gens est un rapin qui a donné quelques promesses de talent ; il est petit, laid, spirituel, remuant, malicieux, grimacier ; c'est un singe habillé, voire même mal habillé : feutre mou à la tyrolienne, paletot de velours de coton coupe Rubens, beaucoup trop long et donné sans doute par un ami ; pantalon trop large, gilet trop court ; linge plus que douteux à en juger par les manches de chemise mal cachées.

Ce garçon doit souffrir de sa pauvreté, de sa laideur, de sa faiblesse physique ; il est vaniteux, envieux, médisant.

Il y a pourtant du bon en lui, puisqu'il sait aimer quelqu'un ; ce quelqu'un, c'est son camarade et son cousin Armand.

Celui-là forme un contraste parfait avec lui : Armand Gauthier est un magnifique garçon de dix-huit ans, un homme et un enfant ; homme par la splendeur du développement, l'assurance du regard, l'aplomb sincère de la pose, le calme puissant de l'attitude ; un enfant par la rondeur des formes, la limpidité de la prunelle, la pureté du front, la fraîcheur des lèvres et la franchise du sourire.

C'est une belle tête gauloise, non régulière, exprimant l'audace, la générosité et l'amour.

Ce qui caractérisait ce jeune homme, c'était une merveilleuse insouciance de tout et de lui-même ; il vivait dans Paris comme vivent les jeunes guerriers peaux-rouges dans la Prairie, sans autre préoccupation que de trouver le boire et le manger. Quant aux lois sociales, aux convenances, aux préjugés, il s'en inquiétait fort peu, suivant du reste la pente d'un naturel excellent, mais sans souci des obstacles, des entraves et des conventions qui en gênaient le développement ; il passait au travers des usages, coutumes, bienséances et règlements de police comme un gros bourdon à travers une toile d'araignée ; on l'avait vu emporter deux sergents de ville, un sous chaque bras, pendant l'émeute du cimetière Montmartre ; il les avait déposés sur la tombe de Cavaignac.

L'originalité de ses façons lui avait attiré trois duels, non qu'il fût querelleur, mais parce qu'il était sans gêne. Il s'était battu avec une indifférence parfaite ; tout Paris s'était occupé de la nonchalante désinvolture avec laquelle il avait reçu les coups d'épée de ses adversaires ; il ne savait pas tirer et ne voulait prendre aucune leçon parce que, disait-il, *ça n'en valait pas la peine*.

Il s'intitulait journaliste ; en réalité, il était reporter.

Sans domicile, couchant ici ou là, tantôt dans un atelier de peinture, tantôt sur les sacs du magasin de départ d'un journal, au besoin sous un pont et souvent ne dormant pas, il errait dans Paris, son nez subtil au vent, flairant les nouvelles et devinant les accidents ; il rapportait aux journaux des faits-divers émaillés de fautes d'orthographe, mais très originalement contés.

Il avait des hauts et des bas, mais jamais de préoccupations d'argent ; avec dix sous il se trouvait riche, un billet de cent francs n'excitait pas son enthousiasme et il s'était senti pauvre avec dix louis ; quand il avait soif il fallait qu'il bût : quand il avait faim, il fallait qu'il mangeât ; il déployait alors une audace tranquille et stupéfiante.

Les femmes l'adoraient malgré le débraillé de sa mise ; il se laissait aimer ; mais il n'avait jamais montré qu'il tint à celle-ci plus qu'à celle-là, ce qui en avait fait damner plus d'une de jalousie.

En ce moment, il était sans vergogne ses bottes éculées, son pantalon frangé, son mac-farlane tellement étrié pour lui qu'on eût dit d'une pèlerine : il regardait son verre vide et cette contemplation ne lui paraissait pas agréable.

— Est-ce que tu n'offres pas une autre absinthe, Léon ? demanda-t-il à son camarade.

— J'ai juste de quoi nous payer l'omnibus jusqu'à Saint-Mandé ! répondit Léon.

— C'est idiot de ne pas avoir le sou un jour où l'on va dans le monde, dit Armand. Je crève de soif, moi. Si je battais un cocher sur le boulevard ? Ça ferait plaisir à beaucoup de jobards ; on déte-te les cochers ! Je raconterais la rixe pour le *Figaro*, nous irions porter la copie et je toucherais au moins trois francs.

Léon savait son ami capable d'exécuter son idée, car outre qu'il professait une haine bien nourrie contre les cochers de fiacre, il était capable des plus folles excentricités ; le voyant se lever, le rapin lui dit en regardant la pendule :

— Trop tard ! les caisses sont fermées.

— Est-ce bête les caisses qui ferment ! dit Armand.

En ce moment il remarqua un consommateur qui était seul en face de deux verres, l'un sec, l'autre demi-plein.

Evidemment ce monsieur attendait quelqu'un ; le verre le prouvait ; ce consommateur parut déplaire singulièrement à Armand.

— En voilà un sale type ! dit-il, je n'ai jamais vu ça ici : il a une tête d'agent.

Et il fronça le sourcil, car il détestait les mouchards plus encore que les cochers.

— Tu te trompes, dit Léon. Ce monsieur a une binette désagréable, mais ce n'est pas un agent déguisé en bourgeois.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien. Il a un profil d'épervier, la moustache et la barbe brune ; j'affirmerais que c'est un officier s'il avait l'air franc ; mais cet homme n'a jamais porté un uniforme. On dirait qu'il se teint les cheveux tant ils sont noirs ; le teint est olivâtre, la lèvre mince, le nez busqué, le front fuyant ; je parierais que c'est un aventurier espagnol qui vient exploiter Paris.

— Nous le saurons bien.

— Comment ?

— Je le prierai de me donner sa carte en le bousculant.

— Encore une folie ?

— Il faut bien savoir à qui l'on a affaire. Tiens une idée. Si j'empruntais un louis au patron du café sur notre héritage ?

— Es-tu bête ! Tu y crois, toi, à cette blague-là ? fit le rapin en haussant les épaules d'un air qu'il s'efforçait de rendre dédaigneux ; mais un certain tremblement des lèvres démentait cette indifférence affectée.

— Cent millions, reprit-il ; le duc assassiné peut-être, disparu tout au moins ; une bande d'Arabes qui l'enlève... Nous autres petits cousins partageant cette succession !... Ça me paraît du roman.

— A moi aussi ! fit Armand ; mais j'y crois pourtant.

— Alors, s'écria Léon, tu n'es qu'un imbécile !

L'épithète parut froisser Armand.

— Non, je ne suis pas un imbécile, protesta-t-il. Je crois à cet héritage parce que j'ai besoin d'y croire, pour emprunter... Si je n'ai pas la foi, comment veux-tu que je la donne aux autres ? ce n'est pas d'un crétin ce que je dis là ! Et si tu m'appelles encore imbécile, je te prends avec ta chaise et je vous envoie tous les deux à travers la devanture sur le boulevard.

— Qu'est-ce ça te fait que je t'appelle imbécile ? Ça n'a pas de conséquences entre camarades ! dit Léon.

— C'est tout le contraire, protesta Armand avec véhémence. Je ne tiens qu'à l'opinion de mes amis ; le reste du monde m'est indifférent.

En montrant du doigt le consommateur dont le type lui avait tant déplu, il s'écria tout haut, si bien que beaucoup de personnes levèrent la tête :

— Tiens, regarde ce monsieur que je n'ai jamais vu et qui lit son journal. Il me traiterait d'idiot que cela m'en serait parfaitement indifférent ! Il a une sale tête et je le